

Avant-propos

Tout en remplaçant peu à peu le christianisme dans l'Occident moderne, la théorie du genre en a reconduit quelques-unes des thèses les plus absurdes et notamment le dualisme :

— âme et corps ça fait deux et le corps est tributaire de l'âme ;

— l'être humain est essentiellement esprit, volonté, rationalité, décision, surtout pas une espèce animale programmée pour se reproduire.

Du coup, dans l'éducation (familiale ou scolaire) que nous prodiguons à nos enfants et adolescents, la question de la différence sexuelle est traitée de façon biologique et hypocrite, les vraies passions et peurs des vrais garçons et filles passées sous silence.

Les effets que produisent cet omerta sont inquiétants. Moins frileuses à l'égard du déterminisme que nos intellectuels et philosophes, des industries foncent dans la brèche de nos tabous et tirent de nos vulnérabilités innées des profits fabuleux. Le désir des filles d'être belles et celui des garçons d'être forts, à défaut d'être nommés, réfléchis et re travaillés, se déclinent indéfiniment, s'exacerbent et

se répandent à travers le monde sous forme de jeux vidéos, films hollywoodiens, armements, pornographie, produits de beauté, mode, luxe, chirurgie esthétique. . .

Nancy Huston

NANCY
HUSTON

Sois fort
suivi de Sois belle

« J'aimerais croire qu'on trouvera un remède pour le cœur humain, qu'on le guérira de ses angoisses, de la méfiance et la barbarie qu'elles engendrent. »

C.K. Williams

« Si les hommes et les femmes n'ont, à l'intérieur, que des soldats ou des enfants écrasés de honte, ils seront constamment réduits à livrer des batailles irréparables. »

Robert Bly

Au sujet de la violence humaine, il se tient sur la place publique toutes sortes de discours éloquentes et convaincants. Ces discours abordent le thème sous des angles divers, tous éclairants.

Marx a raison de dire que les causes en sont économiques, Darwin qu'elles ont trait à la survie, Freud qu'elles s'enracinent dans l'enfance de l'individu et de l'espèce, Lévi-Strauss que les groupes se structurent autour de cette fonction sacrée, Naomi Klein d'en explorer les causes éconologiques¹, Alice Miller d'évoquer la mémoire ineffaçable du corps, et ainsi de suite.

On pourrait également lister des facteurs religieux, climatiques ou démographiques ; tout cela est à prendre car le réel est multiple, protéiforme, inépuisable. Le langage fait de son mieux mais ne pourra jamais entièrement saisir une réalité aussi complexe : en parlant, nous sommes obligés de privilégier une approche puis une autre, et, en choisissant celle-ci, d'exclure celle-là.

Avec cette riche panoplie d'outils théoriques à notre disposition, ces différents discours éla-

1. *Éconologie* : néologisme forgé pour exprimer l'interaction permanente, dans le monde contemporain, entre économie et écologie.

borés au long de deux siècles de Lumières européennes, on pourrait se demander ce qu'une littéraire (ou *un* littéraire mais en l'occurrence *une*) pourrait bien avoir à y ajouter. Je vais aborder le thème en tant que romancière, car je pense comme Romain Gary que seul le roman peut nous montrer à quel point, dans une vie humaine, ces différents facteurs sont imbriqués, mais aussi en tant que femme parce que, femme, pour des raisons qui deviendront claires par la suite, je crois être plus à même que les hommes de parler de la faiblesse des hommes ; or dans la violence, contrairement à ce qu'on pourrait croire, il s'agit autant sinon plus de leur faiblesse que de leur force.

À vrai dire, le roman, lui aussi, a partie liée avec la faiblesse. Alors que les discours politiques, religieux, etc., tentent de fédérer les individus et de consolider leurs liens dans un but identitaire, rien de tout cela ne vaut pour le roman, qui explore le Nous mais ne le promet jamais. Dès le premier roman de l'Histoire, (1605), Miguel de Cervantès s'applique génialement à mimer et à moquer les valeurs héroïques de la chevalerie. Quelle que soit la force littéraire d'un romancier – Tolstoï,

Morrison, Singer, Dostoïevski, McCann, Oates, Dickens, Hugo – le sujet central de ses livres est toujours la faiblesse.

J'ajoute que « roman » et « femme » se rejoignent d'une autre manière : les femmes sont très prépondérantes parmi les lecteurs de romans (si, depuis que je publie, j'avais soutiré un euro à chaque homme qui m'a demandé une dédicace en précisant « c'est pour mon épouse, ma sœur, ma fille, ma cousine, ma copine, ma grand-mère », je coulerais sous l'or), et ce n'est pas anecdotique. Au contraire, c'est grave que les hommes n'aillent pas voir du côté de cette faiblesse humaine qu'explore le roman ; qu'ils préfèrent « le réel » pur et dur, tel qu'ils croient le trouver, reconnaissable et rassurant, dans les essais et les biographies, les livres d'histoire ou de science. Quand on est un homme, un vrai, n'est-ce pas, trader à la bourse ou mafioso, grand patron ou petit rappeur, général de l'armée ou footballeur, directeur de banque ou motard, on n'a « pas de temps à perdre » avec la littéra-fioriture, chose à peu près aussi virilement sérieuse que la broderie ou la confiture aux quetsches.

L'artiste faisant feu de tout bois, je me chaufferai ici à la poésie et au roman, mais aussi aux

pensées d'hier et d'aujourd'hui. À notre époque où une crise chasse l'autre, il me semble urgent d'être non-actuelle, d'écouter ce qui a pu s'élaborer comme sagesse non seulement il y a trois minutes, suite au dernier attentat ou aux résultats catastrophiques des élections, mais hier, avant-hier, ou il y a deux mille ans. Je citerai des contemporains, des amis philosophes ou poètes dont la pensée me nourrit depuis longtemps, mais aussi des auteurs d'ailleurs et de jadis.

J'affirmerai ceci d'abord, que, plus on est un homme sérieux, plus on est un homme dangereux. Par « dangereux » je veux dire coupé de ses faiblesses donc susceptible d'être dirigé et dominé par elles. Voici quelques années, on m'a fait rencontrer à Gaza un sympathique petit groupe d'écrivains, de journalistes et d'universitaires palestiniens, tous de sexe masculin. Au cours de notre déjeuner, j'ai fait l'éloge de *l'identité faible* (notion qui me tient à cœur). Je prétends que, tout en admettant le caractère indispensable de la fierté identitaire, il vaut mieux que celle-ci soit constamment relativisée, et que cette relativisation peut être facilitée par la lecture de romans de toutes origines, qui nous montrent tant les défauts de notre culture

que les qualités des autres. À mesure que je parlais, je voyais mes interlocuteurs prendre une mine de plus en plus consternée, et voici ce que, d'un air compatissant, ils ont fini par me répondre : « Madame, si vous vous sentez une identité faible, n'est-ce pas parce que vous êtes une femme ? »

Alors voici ce que je me propose de faire, j'espère à coups de petites touches délicates et non de gros sabots (mais comme vous savez, je suis au départ une *cow-girl* et les gros sabots me viennent plus spontanément que les pinceaux impressionnistes) : 1° suggérer que si la violence humaine est de tout temps plus masculine que féminine, ce n'est pas seulement l'effet de l'éducation, mais aussi pour des raisons liées à l'évolution de notre espèce, et que les femmes ont significativement contribué à cet état des choses qu'aujourd'hui elles dénoncent ; 2° évoquer la détresse du corps-esprit des garçons dans le monde contemporain et les raisons pour lesquelles la violence peut leur sembler désirable ; 3° formuler quelques suggestions pour atténuer cette détresse et éventuellement cette violence... mais, autant vous prévenir d'emblée, je suis plutôt pessimiste.